

Un Accident DE Chemin de Fer

RAOONTE PAR CHARLES DICKENS. Depuis quelque temps, les accidents de chemins de fer, surtout aux Etats-Unis, sont assez fréquents. A Québec on vient d'enregistrer un véritable cataclysme. Aucun pays ne peut échapper à l'éventualité de semblables accidents, malgré la prévoyance et la science des ingénieurs.

Le 9 juin 1865, il y a quarante-sept ans, un terrible accident de chemin de fer avait lieu à deux kilomètres de la station de Staplehurst, sur la ligne de Douvres à Londres. Dans ce train voyageait Charles Dickens, par un hasard miraculeux, l'illustre romancier se trouvait dans le seul wagon qui ne fut pas sérieusement endommagé. Cette circonstance lui permit de se rendre utile et de porter secours aux malheureux voyageurs, d'autant plus maltraités que le matériel des chemins de fer, à cette époque, était beaucoup moins solide qu'aujourd'hui et que la plupart des wagons étaient littéralement en pièces.

Charles Dickens a écrit sur cet accident une lettre des plus curieuses que nous sommes heureux de donner à nos lecteurs; mais il est utile de dire auparavant comment cet accident se produisit, accident terrible, où dix personnes périrent et cinquante-deux furent blessées, sur un total de cent-dix voyageurs. Et il n'y avait dans ce train que des compartiments de troisième classe: ce train était désigné sous le nom de train de marée, car, si l'on s'en souvient, il y a quarante ans, les bateaux de Boulogne ne partaient qu'à la marée haute, et les trains anglais avaient un horaire réglé sur ces différentes heures, qui pouvaient varier de cinquante minutes chaque jour. Sur la ligne, tout le monde était prévenu, et pendant la semaine, une note de service prévoyait l'heure probable du passage de ce train de marée.

Le pont de Staplehurst, sur lequel se produisit la catastrophe, était constitué par des longrines de fer sur lequel reposaient les traverses et les rails, le tout soutenu sur des piles en briques à hauteur d'appui. Les ingénieurs de la voie venaient justement de faire remplacer les longrines par des plaques d'acier, sans changer pour cela l'aspect du pont sous lequel passe, en temps ordinaire, un petit ruisseau que des pluies torrentielles avaient alors considérablement grossi et qui avait transformé les environs en un véritable lac marécageux.

Le 9 juin, la voie était en réparation déjà depuis quelque temps; le conducteur des travaux, vers trois heures de l'après-midi, consulta son carnet et la note concernant l'horaire des trains, puis se tournant vers ses ouvriers: "Allons, les enfants, nous avons une bonne heure devant nous, enlevez-moi ces deux rails sur le milieu du pont et nous allons en poser de neufs!"

Fait curieux et effrayant, le conducteur, en tirant son carnet, avait consulté l'horaire du samedi, personnel que c'était ce jour-là, et ce n'était que le mercredi; or, le mercredi, c'était juste l'heure où le train devait passer! Il faisait un temps admirable, très chaud; le garde-voie, suivant la coutume, devait aller placer son drapeau d'arrêt à 5 ou 600 mètres en avant du pont, mais il se contenta de le piquer à une trentaine de mètres. A ce moment même, il sentit vibrer le rail sous ses pieds, entendit un grondement sourd et, en se retournant aperçut, galopant à soixante kilomètres à l'heure, sur la ligne, une locomotive qui venait de perdre de vue le train de marée!

côté, mais le reste du train, distordu par le déraillement, se détacha et les huit autres wagons, montant les uns par-dessus les autres, furent précipités dans la rivière!

La description de cette affreuse catastrophe ne pouvait trouver un meilleur conteur que le grand romancier!

J'étais dans la seule voiture, écrit Charles Dickens, qui ne fut pas précipitée dans la rivière! Elle fut arrêtée par les traverses de la voie, et resta suspendue dans la vide d'étrange façon. Deux dames occupaient mon wagon, une jeune, une vieille. Voici exactement ce qui s'est passé: tout à coup, nous avons déraillé et le wagon a eu des soubresauts comme la nacelle d'un ballon à moitié dégonflé et traînant sur le sol.

La vieille dame cria: "Oh! mon Dieu!" La jeune se contentait de pousser des vociférations. Je les pris toutes les deux par le bras et je leur dis: "Nous ne pouvons nous-même n-us délivrer, mais je vous supplie de rester calmes et tranquilles. Ne criez donc pas!" La vieille dame me répondit: "Merci de vos encouragements. Je vous promets de faire ce que vous me dites!"

Nous étions à ce moment tous les trois dans un coin du compartiment, sans oser faire un mouvement. "Vous pouvez être sûres, maintenant, que tout danger pour nous est passé. Faites-moi le plaisir de rester là pendant que je vais essayer de voir ce qui se passe." Ces dames me promirent de ne pas bouger. J'ouvris alors la portière et, avec précaution, je descendis sur le marchepied sans avoir eu encore la moindre notion de ce qui s'était passé. En regardant en arrière, je vis que le pont était détruit et tout le train tombé dans le marais. Dans les compartiments voisins du mien se trouvaient des voyageurs affolés qui cherchaient à se précipiter par le châssis de la portière, sans se douter que, sous le wagon, il n'y avait que le vide et le marécage.

J'aperçus les deux conducteurs du train, dont l'un avait la figure ensanglantée, qui circulaient en bas du pont, l'air hébété! "Dites-moi, si je m'adressant à eux, arrêteriez-vous un instant. Me reconnaissez-vous?" "Oui, M. Dickens, je vous reconnais très bien, fit l'un d'eux.

"Alors, puisqu'il en est ainsi, je vous en supplie, donnez-moi votre clef et envoyez-moi un de ces ouvriers que je vois là-bas pour m'aider à faire descendre les voyageurs de ce wagon!" Grâce à une planche que je fis mettre en travers, je parvins à faire descendre sains et saufs mes compagnons de voyage, mais c'est alors que la situation m'apparut dans toute son horreur! Le reste du train était là, littéralement éventré dans la rivière et dans la vase! Je remontai dans mon wagon, je saisis mon flacon d'eau-de-vie, je pris dans mon sac ma grande cuvette et descendant le long d'une pile, j'emplis mon chapeau d'eau. J'aperçus alors à mes pieds un homme ruisselant de sang avec une plaie effroyable au crâne dont je pus à peine supporter la vue! Je le lavai soigneusement, lui fis boire quelques gouttes d'eau-de-vie et je l'étendis sur le gazon. "Je meurs," me dit-il, et quelques instants après, il rendait l'âme.

De là, je me dirigeai vers une pauvre femme qui gisait sur le dos près d'un petit arbrisseau, et dont la figure était sillonnée de traînées de sang. Je lui demandai si elle pouvait avoir un peu d'eau-de-vie, elle fit signe que oui et je pus, entre ses dents serrées, faire passer un peu du précieux liquide. Malheureusement, elle mourut presque aussitôt.

A ce moment vint à passer près de moi un homme, à l'œil hagard et qui semblait ne pas se douter de ce qui se passait. Il me demanda si j'avais vu sa femme. Sur ma réponse négative, il repartit en courant. La malheureuse fut plus tard retrouvée parmi les morts.

Rien ne peut donner l'idée de l'enchevêtrement affreux des wagons ni de leur état! L'imagination se refuse à concevoir l'effroyable poids sous lequel se trouvaient ensevelies les victimes de ce désastre, dans ce mélange inextricable de fers brisés, de bois réduits en miettes, d'eau et de boue! Il me sera impossible, de comparer à une enquête et d'écrire une seule ligne sur ce sujet. Je ne puis être bon à rien, et il me semble que je ne puis parler que de moi, et que je ne veux pas faire de la présence d'esprit, mais mon cœur se soulève en pensant à ce spectacle hideux. Rien qu'en écrivaint ces quelques lignes, je suis encore secoué par un frisson et je dois m'arrêter....

Quelques jours après l'accident, Dickens reprenait sa plume. Des détails me reviennent. Un certain M. Dickenson avait changé de place avec un Français qui n'aimait pas aller en arrière. Le Français fut tué et jeus la bonne fortune de retirer M. Dickenson du plus extraordinaire amoncellement de débris sous lequel il se trouvait enfoui.

Quand nous pûmes le retirer, il n'avait plus ni montre, ni chaîne, ni argent, ni mouchoir; il suffoquait depuis un quart d'heure quand je l'entendis râler. Mon eau-de-vie fut pour lui un grand soulagement. Je l'emmenai à Londres avec moi et il se rétablit heureusement, car il n'était pas blessé.

Mes deux compagnons de voyage purent également revenir chez elles saines et sauvées. CHARLES DICKENS.

Le Directeur de la Compagnie fit voter, par le Conseil, une adresse de remerciements à Charles Dickens et fait curieux, bien que l'illustre romancier n'ait eu aucune blessure dans l'accident, il est probable que cette catastrophe aura abrégé sa vie.

L'accident aurait pu avoir des suites plus épouvantables si la rivière avait été à sec, mais l'eau et la vase, épaissie à cet endroit, avaient amorti la chute des wagons.

Le conducteur des travaux, dont la méprise avait été si fatale devint fou et mourut l'année suivante et le mécanicien, après avoir souffert pendant deux ans du choc qu'il avait reçu sur sa machine, le suivit peu après dans la tombe.

Les Supplices

A Travers les Ages

Les différents supplices réservés aux condamnés des siècles passés peuvent se ranger dans deux catégories, l'une morale, l'autre physique. Dans la première, nous placerons la dégradation, le pilori, le carcan et l'amende honorable. Dans l'autre, la flagellation, la mutilation, la question et un nombre considérable de tortures d'une affreuse variété. La dégradation consistait à dépouiller l'homme reconnu coupable de ses fonctions, de ses titres, de ses privilèges et même de sa fortune. La condamnation à mort était toujours, pour les dignitaires du royaume, précédée de la dégradation. Cette cérémonie terrible se faisait avec solennité.

Lorsqu'un noble avait été convaincu de félonie, deux échafauds étaient dressés en public; sur l'un se plaçaient les juges entourés de hérauts et poursuivants d'armes; sur l'autre se trouvait le condamné, armé de toutes pièces, ayant son écu planté sur un pieu devant lui. Alors on le désarmait, on brisait son écu; le roi versait sur sa tête un bassin d'eau chaude; et tandis que les prêtres entonnaient l'office des morts, on portait à l'église sur une civière le traître dégradé. Après la récitation des prières des trépassés on le livrait au bourreau; quelquefois on le laissait survivre à sa honte.

Le pilori a précédé la peine du carcan. C'était un poteau auquel on attachait les criminels en signe d'infamie. D'où l'expression "cloué au pilori" qui est parvenue jusqu'à nous. A Paris, le pilori était placé aux Halles. Il consistait en une sorte de tour octogone, avec un rez de chaussée et un unique étage. Aux jours de marché, le condamné devait en faire le tour chaque demi-heure à la vue de la foule qui l'accablait de ses sarcasmes et de ses huées.

Quant au carcan, dont l'institution remonte à 1719, ce fut plutôt un perfectionnement au pilori, qu'une peine nouvelle. Il consistait en un cercle ou collier de fer avec lequel l'exécuteur de la haute justice attachait par le cou celui qui était convaincu de crimes ou de délits. Au-dessus du pilori on attachait un écriteau pour indiquer le crime du coupable.

Les cas pour lesquels on prononçait la condamnation au pilori étaient la banqueroute, le faux, le proxénétisme, la friponnerie au jeu, le vol de fruits des champs, le colportage de livres défendus et enfin le blasphème.

Le condamné devait rester en serré dans un carcan pendant une heure. L'amende honorable était généralement le préliminaire d'un plus grave châtiment. Elle était réservée aux condamnés d'un haut rang, et consistait à traîner le coupable dans une charrette, pieds et poings liés, à travers les rues de la ville. Un chevalier fut dégradé, dit Lancelot du Lac, traîné dans une charrette à laquelle était attelé un cheval auquel on avait coupé la queue et les oreilles; il était accompagné d'un nain revêtu d'une chemise sale et déchirée, les mains liées derrière le dos et son cou renversé. Son cheval de bataille suivait la charrette, la populace lui jetait de la boue.... Passons maintenant aux supplices physiques. La flagellation, lisons-nous dans les "Mémoires" de Sanson, est un des plus certains nombre des détails reproduits dans cet article, la flagellation est un supplice à la fois des plus cruels et des plus humiliants, les instruments dont on se servait variaient suivant les lieux et les temps. C'était tantôt un fouet armé de plusieurs lanières de cuir ou de chaînes de fer, tantôt une poignée de verges, souvent un lourd bâton qui brise les os et déchire les chairs.

Pour la flagellation publique, le patient, nu jusqu'à la ceinture, attaché au derrière de la charrette, était traîné au carcan sur chaque place publique où il s'arrêtait et recevait de l'exécuteur la quantité de coups marquée par l'arrêt. Détail original, les cardinaux Duperron et d'Ossat, ambassadeurs de Henri IV à Rome, reçurent publiquement du pape Clément VIII les coups de verges destinés au monarque, pour le châtiment et l'absolution de son hérésie.

La flagellation était appliquée aux vagabonds. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, on fouettait aussi dans les carrefours les filles de mauvaise vie. Au sujet des mutilations, on peut dire qu'il n'y a pas une partie du corps humain qui n'ait été l'objet d'un supplice particulier. Les princes faisaient aveugler les personnages considérables dont ils redoutaient les attaques, mais qu'ils n'osaient point faire périr. Ainsi Louis de Bourbonnais (à ironie!) en 814, fit aveugler Tulle, l'amant de sa sœur.

Louis XI faisait couper la langue à quiconque le blasphémait huit fois par récurrence. Cette ordonnance fut renouvelée par Louis XII. On coupait les oreilles aux domestiques larrons, et aux voleurs de bourses. On arrachait les dents à quiconque était convaincu d'avoir mangé de la viande en carême.

L'amputation du poing était le supplice réservé aux parricides. Baccinini, qui avait tenté d'assassiner Henri IV, eut le poing coupé, tenant le couteau avec lequel il avait eu le projet d'exécuter son crime.

La marque consistait à appliquer un fer rouge sur les épaules nues du futur forçat. Glissons sur les détails plutôt macabres de la pendaison, de la décapitation, du bûcher, de l'écartèlement, de la roue, de l'écorchement, du tenaillement, etc. pour en arriver à la torture ou question, destinée à arracher à l'accusé l'aveu de ses fautes, et les complications qui pouvaient s'y rattacher.

La question était de deux sortes, ou préparatoire ou définitive. La question définitive se subdivise elle-même en 2 catégories: la question ordinaire et la question extraordinaire. Un juge placé près du tortureur, sommait alors le patient de dire la vérité, et dressait procès-verbal de ses déclarations. Voici quels étaient les genres de questions les plus en usage: 10. Par l'eau — On faisait avaler au patient quatre pintes d'eau pour les questions ordinaires, et huit pintes pour les questions extraordinaires.

20. Le Brodequin — On serrait la jambe du patient entre quatre planches de chêne, percées de trous dans lesquels on passait des cordes pour serrer plus fortement les planches. 30. L'Estrapade — On attachait au pied droit de l'accusé un poids de 180 livres pour la question ordinaire, et de 252 livres pour la question extraordinaire, on l'élevait lentement jusqu'au plafond et on le laissait retomber par une secousse violente qui lui disloquait les membres. Ce supplice se renouvelait trois fois de suite.

40. Le Cheval — On plaçait le patient à cheval sur une pièce de bois taillée à vives arêtes et dont l'un des angles était en l'air; on attachait des poids à chacun de ses pieds, afin que son corps s'enfonçât sur les angles du cheval. Ces différentes questions étaient appliquées d'une façon particulière et avec d'horribles raffinement de cruauté suivant chaque parlement.

Quant à l'exécuteur, c'était un personnage.... Toutefois il ne lui était pas permis de résider dans la ville, si ce n'est dans la maison du Pilori, qui lui était assignée pour logis. Dans certains bailliages, il portait un costume composé d'une casaque aux couleurs de la ville et sur laquelle étaient brodées par devant une potence, par derrière une échelle.

La charge de maître des hautes œuvres n'était pas, en France, comme en Espagne strictement héréditaire. L'échafaud pouvait tomber en quenouille. Celui qui épousait la fille unique de l'exécuteur des hautes œuvres succédait à son beau-père. Après l'exécuteur venait le questionneur, chargé de faire subir la torture aux patients, et le charpentier, qui avait pour fonction de veiller à la construction des "justices"; il construisait, réparait, entretenait les échafauds et tout le matériel d'un supplice. Chaque centre un peu important avait son bourreau. Aujourd'hui, il n'y en a plus qu'un pour toute la France!

MAUJAME Sainte-Eulalie

A Fuilla (Pyramides-Orientales)

C'était par une froide et sombre journée d'automne. Lesol il se levait dans un ciel gris quand je quittais mon vieux taudis au toit de chaume, aux murs verdés de mousse. Et sous ce ciel déespérément gris, que le soleil essayait vainement de percer d'une teinte plus gaie, flottaient des nuages d'une blancheur inquiétante. Les maisons de notre coquet village, gr upées au pied de l'antique église, étaient closes et muettes. Dans le bois, la bise murrmurait étrangement en glissant au travers des grands arbres que le vent d'automne avait déjà dépouillés de leurs feu les rouillés. Au loin, sous la lueur encore indécise que répandait l'astre du jour, les routes dessinaient leur sillon grisâtre dans la teinte un peu sombre verte des prairies et des champs. Ni par les routes, ni par les chemins creux, ne se montrait un être vivant.

Bie tôt, le vent soufflait avec rage, secouant et courbant jusqu'à terre des arbrisseaux trop mous pour lui résister. Et la vue de ces jeunes arbres, ainsi couchés par la tempête, me rappelait, hélas! ces chrétiens qu'une folle mollesse dévot et que le vent de l'impitoyable entraîne dans la voie de la perdition. Cependant, j'approchais du terme de ma course. Déjà les toits du gentil village de Fuilla, que Mme Sainte-Eulalie menait en liesse, se montraient à mes yeux comme des fleurs piquées dans un tapis de verdure. Du vieux camp-nile, aux murs tout rouillés de lichen, l'airain sacré jetait au quatre vents du ciel les hymnes de la plus triomphante allégresse. Sans doute, c'était Mme Sainte-Eulalie qui chantaient, en ce jour, les cloches; mais, aux chants en l'honneur de la maîtresse de céans, elles mariaient déjà je ne sais quel chants mystérieux. C'est que, voyez-vous, elles ont une âme, les cloches, et elles ont appris que des insensés ont formé le criminel projet de les rendre muettes. Et comme ces menaces seront vaines et que ces projets seront déjoués, elles mélaient déjà à leurs chants le triomphant "alleluia" quelles chanteront, demain, sur la tombe oubliée de leurs persécuteurs. Aussi, nulle voix humaine, nulle musique inspirée n'est plus enivrante et plus belle que l'aérienne mélodie que le vent amenait de si loin jusqu'à moi.

A l'appel des cloches, les fidèles se dirigeaient nombreux vers le lieu saint. Dix heures sonnaient au beffroi communal quand je franchissais le seuil de l'enceinte bénié. Des chœurs à la voix mâle et juste entonnaient les chants de l'office divin. Le prêtre, paré des ornements de fête, se tenait debout au pied de l'autel, prêt à en graver les degrés. Tandis que les diverses phases de l'auguste mystère allaient se déroulant, les chants, auxquels se mêlait la voix harmonieuse des orgues, devenaient plus nourris, plus impressionnants. Et c'était si beau et si émouvant d'ouir ces chants sacrés, d'entendre jouer les orgues à la veille de ce jour où, de par nos tyrans, tout culte public devrait cesser, que la pieuse assistance redoublait de ferveur, multipliait ses prières! Elle se demandait avec anxiété, si, demain, l'autel serait encore paré pour l'auguste mystère, si elle pourrait se grouper à ses pieds: lorsque soudain, dans le ciel éperdument gris, une éclaircie se fit et une hilarante clarté vint emplir le lieu saint. Au même instant, le prêtre, sur nos fronts, éleva l'Hostie sainte. La croix d'or, qui surmontait l'autel, brilla d'un éclat plus vif et il me sembla ouïr une voix qui disait: "Les ennemis du Christ, jadis, dressèrent cette croix. Aujourd'hui, ils voudraient la renverser; ils n'y parviendront pas. Il y a, dans le peuple un christianisme latent qu'ils ne pourront éteindre. A la voix de cloches, qu'ils ne pourront empêcher de chanter, ce christianisme se réveillera et les fidèles se presseront nombreux aux pieds des autels comme ceux de Fuilla l'ont fait en ce jour." Et admirant la pieuse assistance, je me disais: "Heureux peuple, qui, malgré la tourmente, sait demeurer fidèle à la foi de ses pères! Heureux pasteur qui a un tel peuple sous sa houlette!"

Bientôt l'office divin était terminé et chacun s'en revenait emportant quelque-une des grâces que Mme Sainte-Eulalie avait obtenues du Roi Jésus pour son obéuue dévot.

Sur le soir, je repris ma course. Il était temps.... Le vent ne soufflait plus. Sous le ciel obstinément gris, flottaient des nuages d'une blancheur inquiétante, et, de ces nuages, la neige tombait en gros flocons. C'était l'hiver qui étalait son long manteau d'hermine sur le ciel de Mme Sainte-Eulalie!.....

Le latin de Béranger.

Béranger savait-il le latin? La mort, qui fut son ami dans les derniers jours, affirme dans son "Cours de littérature", que l' chansonnier apprit cette langue. Les lectures sur Béranger, de P. F. Dabois, qui publie la "Revue Bleue" et qui sont les souvenirs d'un témoin oculaire, sont d'un autre avis. Le passage est assez curieux: "Béranger m'a souvent donné le secret de ce style savant, et plus latin qu'on ne croirait, qui distingue sa langue poétique. Il avait beaucoup lu, et à dessein, pour combler précisément cette lacune d'éducation latine et classique, nos vifs et naïfs auteurs du quinzième et du seizième siècle, cherchant à la trace les sens prochains et tout neufs encore des mots frappés à l'effigie antique. Il s'était fait latin par le français primitif et avait ensuite de siècle en siècle suivi la filière de chaque tour de phrase, de chaque expression à travers les grands maîtres, jusqu'à nos jours." Il est évidemment très curieux de voir Béranger faire, et il y a plus d'un demi-siècle, de la grammaire comparée à son propre usage. L'exemple serait lui décisif encore si le style de cet auteur était meilleur, et s'il ressemblait moins à celui d'un contre-maître assidu aux cours du soir. Encore n'en pourrait-on guère tirer d'argument en faveur d'une éducation sans culture antique. On nous dit, en effet, que Béranger lisait assidûment les traductions des anciens, et on voit qu'il essayait, avec une ingénuité d'autodidacte, d'entrevoir le texte à travers le français. "Je l'ai vu, particulièrement dans ses dernières années, en 1852, prendre un plaisir infini à démembrer Pindare dans une traduction un peu âpre de savoir, mais d'une fidélité sauvage, que je lui avais prêtée. Avec quelle agacité, et quel sens profond de conjecture, il pénétrait dans l'intimité de ce génie lyrique, si obscur même pour les plus érudits; quelles réflexions sur la strophe grecque dont il croyait sentir le mouvement et le rythme, sur les accompagnements de musique qu'il entendait dans son oreille, avec les mots retenissants et composés qu'il rêvait, sur les représentations presque dramatiques qu'il imaginait de ces grandes odes. Je le laissais deviner à son aise...."

Le médecin marocain ignore complètement la médecine moderne. Il ne fait pas d'études spéciales; à la mort de son père, il hérite de ses secrets et de sa fonction. La saignée et les pointes de feu sont ses principaux arguments, et les produits pharmaceutiques qu'il emploie sont le sable, le charbon pilé, le cumin et toutes sortes de plantes et d'herbes. Contre les piqûres des serpents et des scorpions, il emploie la graisse de lézard; contre la fièvre paludéenne, il prescrit le chair de chien de mer bien sèche. La graisse d'autruche guérit, à son dire, les douleurs articulaires; le port, à la chéchia, d'un bec de corbeau, évite les maux de tête. Seulement, le médecin marocain a sur les nôtres un avantage considérable: on ne lui paye des honoraires qu'en cas de guérison.

FAIT-DIVERS.

Trieste fait divers qui vient d'Italie: Il y a quelques jours, des paysans de Ragone trouvaient, couché à la porte d'une église, un vieillard, assez convenablement vêtu, mais épuisé par la faim et par le froid. Pour tout bagage, il n'avait qu'un violon, qu'il serrait sous son bras. Perseus qu'ils avaient ni faire à quelque malheureux musicien ambulant, les paysans le conduisirent à la mairie. Là, il s'expliqua. Le "violoncelle" l'as de chemisier était un ancien prix de Rome français, nommé Jean-Baptiste Guviller.... Il avait été sous-chef de la maîtrise de la chapelle Sixtine, en son heure de célébrité comme violoniste et capellmeister. Mais un jour, terrassé par une oruelle maladie, Guviller disparut de Rome. On le croyait mort. Il errait de village en village, quêtant son pain et jouant du violon pour faire danser les noces et amuser les enfants.... Lamentable chapitre ajouté à l'histoire des prix de Rome, si pleine déjà de déceptions et de misère.

COISINE. Soupes Crème gratin Procéder comme il est indiqué la recette du Tarbot crème gratin. On peut préparer de la même façon tous les poissons de dessert: barbeau, sole, truite, loup, etc., etc. Saucis d'Agneau Porragues

Tailler en morceaux régalière de 4 à 5 centimètres, 1 kilo de poitrine ou d'épaule d'agneau; mettre à cuire avec une cuillerée de beurre clarifié ou de dégraissé de pot-au-feu clarifié, assaisonner de sel et poivre et faire revenir de belle couleur. Retirer l'agneau, mettre dans le plat à sauter un oignon bachelé finement; quand l'oignon est légèrement blond, ajouter 6 tomates épluchées, épinards et couronnes, une pointe d'ail râpé et un bouquet garni. Remettre l'agneau dans la sauteuse, mouiller de 2 décollitres de jus peu lié et faire cuire au four pendant 40 minutes. Servir en timbale.

Poulet sauté Marengo. Dépecer et assaisonner le poulet et le faire sauter à l'huile. Ajouter aux deux tiers de la cuisson une vingtaine de têtes de champignons de couche, recouvrir la casserole et laisser cuire. Retirer le poulet et les champignons et réserver au chaud; égoutter les deux tiers de l'huile et ajouter un verre de vin blanc, laisser réduire, ajouter un peu d'ail râpé, 2 cuillerées de sauce tomate et 3 ou 4 cuillerées de jus brun lié. Remettre le poulet et les champignons à compoter dans ce coctail, mais sans laisser bouillir. Dresser le poulet en l'entourant de champignons, garnir d'écosses et d'oignons frits à l'huile, verser la sauce par dessus.

Observation: L'huile, la tomate et l'ail sont les éléments caractéristiques de cet apprêt.

Sauce Poitevine. Faire réduire ensemble 2 décollitres de coctail blanc au volocé et 1 décollitre de bouillon ou, à défaut, de cuisson de champignons.

Lier, hors du feu, de 2 jaunes d'oignons. Faire réduire au lèstaut; en plein feu et ajouter 2 cuillerées de crème, un morceau de beurre frais, une pincée de persil haché et le jus d'un demi citron. Ne plus faire bouillir lorsque la sauce est beurrée. Observation: On procède sensiblement pour l'apprêt de cette sauce en maigre. Le bouillon de viande est remplacé par la cuisson de poisson.

MENU.

- DINER Potage Fanboune. Barbe au gratin. Beuf braisé aux navettes. Grives rôties. Salade de laitues. Saucis sautes poulettes. Soufflé de pommes. Desserts. DÉJEUNER Hors d'oeuvre. Œufs en cocot à écossaise. Ris de veau grillé Bearnaise. Persil au vin. Salades de pommes de terre. Soufflé chocolat. Desserts. DINNER Consommé à la semoules. Sol au vin rouge. Tourneados sauce moelle. Poulet rôti. Salade verte. Laitues à la crème. Pudding inféragère. Desserts. DÉJEUNER Hors d'oeuvre. Hu tres de Marennas. Carré de mouton aux laitues. Poulet froid à la gelée. Salade allemande. Compote de fruits. Desserts.

L'ESPRIT DES AUTRES

La cuisinière prépare du su-tremets sans y mettre beaucoup de sucre. Madame s'en aperçut et gronde. —Il faut que j'en préviene Madame; je ne puis m'intéresser qu'aux plats dont on se nourrit.

Aux bains de mer, un mari qui ne se fait pas d'illusion sur la beauté de sa femme, règle avec précaution ses entrées dans l'eau et ses sorties. —Poupoire, lui dit-il, voilà le moment: le photographe vient de partir.

Au musée du Louvre. Paps et Toto visitent les salles de la sculpture antique. Un pamin s'arrête, tout ébahi, devant la Vénus de Milo. —Petit père, pourquoi qu'on lui a coupé les bras? —Parce qu'elle se mettait les doigts dans le nez. —Oh! râlâchit Toto indigné, ceux de la main gauche aussi!